

Innovation et maintien dans une communauté linguistique du nord-est du Nouveau-Brunswick

Louise Beaulieu and Wladyslaw Cichocki

Number 19, Spring 2005

L'Acadie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005316ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005316ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, L. & Cichocki, W. (2005). Innovation et maintien dans une communauté linguistique du nord-est du Nouveau-Brunswick. *Francophonies d'Amérique*, (19), 155–175. <https://doi.org/10.7202/1005316ar>

INNOVATION ET MAINTIEN DANS UNE COMMUNAUTÉ LINGUISTIQUE DU NORD-EST DU NOUVEAU-BRUNSWICK

Louise Beaulieu, Université de Moncton
Wladyslaw Cichocki, University of New Brunswick

L'application du concept de réseau social – liens que tissent les individus dans différents domaines tels que la famille, les amis et les collègues de travail – à la sociolinguistique fournit un outil intéressant pour analyser la variation linguistique présente dans une communauté. En effet, l'étude de ces liens permet aux sociolinguistes d'expliquer la variabilité des formes linguistiques qui se manifeste selon un modèle identifiable, relativement stable et transmis d'une génération à l'autre (« variation linguistique ») ainsi que l'innovation et la disparition des formes linguistiques (« changement linguistique »). Les résultats obtenus, selon cette approche, viennent s'ajouter à ceux obtenus selon des approches traditionnelles qui mettent l'accent sur le rôle de l'âge, du sexe, du niveau de scolarité et de la classe sociale dans le comportement langagier.

Le présent article examine l'hypothèse selon laquelle les choix linguistiques des individus correspondent à la position qu'occupent ces derniers dans la structure socio-économique de leur communauté (Milroy, 1992; Milroy et Wei, 1995). Plus précisément, nous allons montrer que, dans une communauté rurale francophone du nord-est du Nouveau-Brunswick, Shippagan, le réseau social des individus, quantifié en tant que variable à deux niveaux (réseau ouvert, réseau fermé) ou à trois niveaux (liens forts, liens faibles à l'intérieur de la communauté, liens faibles à l'extérieur de la communauté), permet d'expliquer la variation présente dans trois structures syntaxiques et morphosyntaxiques. Les constructions sur lesquelles nous nous pencherons sont les expressions en tête des propositions adverbiales à temps fini – c'est-à-dire les « conjonctions de subordination » qui apparaissent en tête de propositions dont le verbe porte des flexions de personne et de nombre (*tu fais ça quand/quand que tu veux*); les expressions en tête des relatives libres à temps fini (*tu fais ce quel/qu'est-ce quel/quoi c' quel/ça qu' tu veux*); les formes de l'accord sujet-verbe à la troisième personne du pluriel – c'est-à-dire les flexions de personne et de nombre portées par le verbe (*les vieux aim-ent/i-aim-ent/i-aim-ont ça de même*).

Dans un premier temps, nous présenterons de façon très succincte la communauté linguistique et le corpus et nous définirons le concept de réseau social qui rend compte de la structure des liens interindividuels des locuteurs de cette communauté. Dans un deuxième temps, nous décrirons les structures à l'étude et les formes en variation (« variantes ») dans ces structures. Enfin nous montrerons comment l'application du concept de réseau social à ces « variables sociolinguistiques » (structures ou éléments

sujets à la variation) permet d'expliquer les choix linguistiques des locuteurs de cette communauté.

La communauté linguistique

La communauté qui fait l'objet des analyses présentées dans le présent article est une petite ville du nord-est du Nouveau-Brunswick, Shippagan. Il s'agit d'une communauté rurale relativement isolée, qui se trouve à environ 250 kilomètres au nord de Moncton, le centre urbain d'importance le plus près. Shippagan est à la fois un centre de pêche commerciale vital dans la région et une petite communauté universitaire et collégiale.

La plupart des résidents de Shippagan, comme ceux de plusieurs localités du nord-est du Nouveau-Brunswick, sont unilingues francophones (97,41 p. 100). Dans cette région – contrairement à la réalité de la majorité des communautés acadiennes de l'est du Canada –, l'assimilation linguistique est pratiquement inexistante (Statistique Canada, Recensement de 2001)¹.

D'un point de vue socio-économique, dans le « Nord-Est » (pour employer le terme courant pour désigner la région située dans le nord-est du Nouveau-Brunswick), les moteurs de l'économie locale sont le secteur des pêches et celui de l'exploitation de la tourbe – deux industries saisonnières. Par conséquent, les possibilités d'emploi à plein temps, dans cette région, sont limitées, et la majorité de la population connaît annuellement une période de chômage relativement longue. Les personnes employées à temps plein sur une base annuelle (moins de 50 p. 100 de la population active, d'après Statistique Canada, recensements de 1996 et de 2001) sont les travailleurs indépendants et les employés du secteur des services publics et privés.

Dans le Nord-Est, comme partout ailleurs, les activités socio-économiques des individus déterminent largement les liens interpersonnels que ces derniers entretiennent à l'intérieur et à l'extérieur de leur localité (Højrup, 1983; Milroy, 1992; Milroy et Wei, 1995). À Shippagan, la plupart du temps, les salariés-chômeurs, c'est-à-dire les pêcheurs, les travailleurs des usines de transformation du poisson ou les travailleurs de l'industrie de la tourbe, tissent des liens étroits et presque exclusifs dans des groupes qui représentent et véhiculent les valeurs de la communauté telles que les membres de la famille, les voisins, les amis et les collègues de travail de la région. Ces liens généralement appelés « liens forts », se définissent par l'échange d'aide, de conseils et de critiques de nature personnelle (Milardo, 1988). Par contraste, les « fonctionnaires-professionnels » de la communauté, c'est-à-dire les employés des services publics et privés, les professeurs, les médecins, les avocats ont des liens sociaux plus diversifiés qui comprennent des relations avec des personnes et des groupes liés à un espace social, culturel et linguistique plus large que leur cercle intime et parfois plus large que la communauté. En d'autres mots, ils ont des « liens faibles » : des relations qui, même si elles lient des individus qui interagissent fréquemment et possiblement depuis une longue période, n'ont pas de contenu intime ou personnel (Granovetter, 1973, 1982; Milardo, 1988).

Le corpus

Les analyses présentées dans cet article sont basées sur des données recueillies lors d'entrevues menées au début des années 90 auprès de 16 informateurs et informatrices, résidant dans la communauté de Shippagan (Beaulieu, 1995). Tous ces individus sont des locuteurs natifs de français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick (dorénavant FANENB); c'est-à-dire des locuteurs dont la langue maternelle est le FANENB. Ce corpus, qui totalise plus de 100 heures d'enregistrement, est stratifié d'après le sexe des locuteurs, le groupe d'âge (de 20 à 32 ans et de 38 à 54 ans), le niveau de scolarité (pas de diplôme d'études secondaires et études postsecondaires terminées), la classe socioprofessionnelle (salarié-chômeur et fonctionnaire-professionnel) et le type de réseau social – huit locuteurs ont un réseau social qui correspond plus ou moins à la définition traditionnelle de réseau fermé, c'est-à-dire qu'ils ont exclusivement des liens sociaux forts dans la communauté, tandis que les huit autres ont un réseau ouvert, c'est-à-dire qu'ils ont des liens sociaux forts dans la communauté et des liens faibles.

La moitié des entrevues ont eu lieu alors que tous les individus présents, y compris l'interviewer, étaient des locuteurs natifs de FANENB. Ce premier type d'entrevue est généralement appelé « situation intra-groupe ». Pour l'autre moitié des entrevues, la « situation extra-groupe », l'interviewer était un locuteur d'une autre variété de français, le français québécois.

Le concept de réseau social

Dans les premières études fondées sur le concept de réseau social (voir, entre autres, Bortoni-Ricardo, 1985; Cheshire, 1982; Gal, 1979; Milroy, 1980), la variation linguistique est en corrélation avec le niveau d'intégration des individus dans la communauté, c'est-à-dire avec la force des liens forts calculée selon le nombre de liens existant entre les différents membres du réseau (« densité ») et le nombre de liens dans le réseau qui sont basés sur plus d'un type de contact (« complexité »). Dans ces études, les divers degrés d'intégration sont définis par les termes « réseau fermé » (un haut niveau d'intégration) et « réseau ouvert » (un niveau d'intégration moins élevé). Ces travaux montrent aussi qu'un réseau social fermé sert à maintenir ou à renforcer les usages linguistiques qui sont courants dans la communauté et qui sont associés aux valeurs de la communauté (Milroy, 1992).

Des travaux plus récents (Eckert, 2000; Edwards, 1992; Labov, 2001; Lippi-Green, 1989, Milroy et Wei, 1995) donnent cependant à penser que dans certaines communautés, les « liens faibles » sont aussi pertinents que le niveau d'intégration dans la communauté quand il s'agit d'expliquer la variation linguistique. La plupart de ces études montrent qu'à des groupes particuliers – déterminés par la nature des liens des individus de ces groupes dans divers réseaux d'affiliation sociale – sont associés des choix linguistiques spécifiques (Milroy et Wei, 1995 par exemple). Ces travaux révèlent aussi que les affiliations sociales et occupationnelles à l'extérieur du voisinage immédiat ont une influence particulièrement marquée sur les choix linguistiques des individus

(Edwards, 1992) et que ce type de contacts est de première importance dans le processus d'innovation linguistique (voir, entre autres, Lippi-Green, 1989; Eckert, 2000; Labov, 2001). Les liens faibles jouent donc un rôle de premier plan dans les processus d'innovation et de changement linguistique (Milroy et Milroy, 1992).

Étant donné que les affiliations sociales des résidents d'une communauté sont directement liées à la structure de cette communauté (Milroy, 1992), le concept de réseau social est quantifié de manière différente par les chercheurs qui l'utilisent.

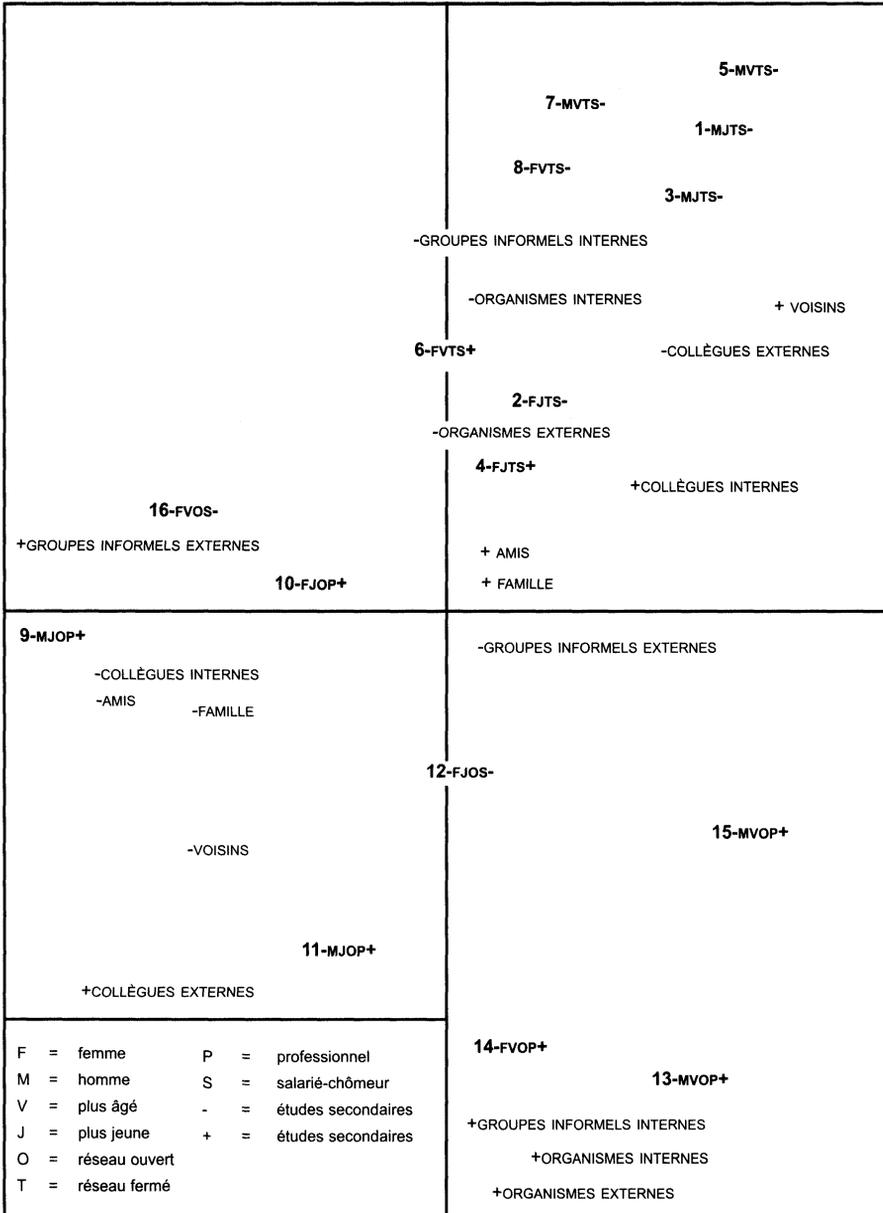
Tableau 1
Domaines d'affiliation sociale et nature des liens

Domaines d'affiliation	Nature des liens
Famille Amis Collègues internes (dans la communauté) Voisins	Liens forts
Organismes internes Groupes informels internes	Liens faibles internes
Collègues externes (à l'extérieur de la communauté) Organismes externes Groupes informels externes	Liens faibles externes

Notre approche tient compte de la structure socio-économique de la communauté à l'étude et examine, indépendamment l'un de l'autre, différents types de liens forts et de liens faibles. Neuf domaines d'affiliation sociale sont pertinents dans cette communauté. Comme on le voit au tableau 1, quatre de ces domaines sont associés aux liens forts, alors que les cinq autres sont des liens faibles. Parmi ce dernier type de liens, deux domaines sont des liens faibles internes, c'est-à-dire des rapports établis à l'intérieur de la communauté, et trois sont des liens faibles à l'extérieur de la communauté.

Des informations relatives au degré de complexité, à la fréquence, à la durée et à l'intensité (une mesure de l'importance accordée au lien sur le plan émotif) des liens d'un individu dans chacun des domaines permettent de calculer, pour cet individu, un indice d'affiliation pour chacun des domaines (voir Beaulieu et Cichocki, 2002). Ces informations servent à tracer un graphique (figure 1), qui présente la distribution des domaines d'affiliation et la position des sujets dans l'espace social ainsi déterminé. Cette approche permet de regrouper les sujets selon une division binaire du concept de réseau social ou selon une division ternaire de ce concept.

Figure 1 : Sujets et domaines dans l'espace social défini par l'analyse des correspondances



Le premier type de division montre deux groupes distincts d'individus. D'une part, les locuteurs qui n'ont que des liens forts (locuteurs n^{os} 1 à 8), c'est-à-dire un réseau fermé (T) et d'autre part, ceux qui, en plus des liens forts, ont des liens faibles (locuteurs n^{os} 9 à 16) ou un réseau ouvert (O). On remarque que la distribution de ce dernier type de locuteurs dans différentes zones de la figure est assez exceptionnelle, c'est-à-dire que l'écart entre les individus est plutôt large. Cet état de fait nous a amenés à postuler une division ternaire du concept de réseau social.

Ce deuxième type de division permet de différencier trois groupes d'individus. D'abord ceux qui n'ont que des liens forts (individus n^{os} 1 à 8), dorénavant « liens forts » (T). Ensuite, ceux qui ont des liens faibles internes de nature personnelle ainsi que des liens faibles externes de nature professionnelle et sociale (individus n^{os} 11 à 15), dorénavant « liens faibles internes ». Finalement, ceux qui ont des liens faibles externes de nature personnelle (individus n^{os} 9, 10 et 16), dorénavant « liens faibles externes ».

Dans la section portant sur la variation (*La variation*), nous examinons de plus près le rôle que jouent ces différents types de liens dans le choix des formes dans les trois constructions linguistiques qui nous intéressent, mais d'abord, il est nécessaire de décrire, ne serait-ce que brièvement, ces structures linguistiques.

Les variables

Les occurrences des trois constructions à l'étude – les propositions adverbiales à temps fini (*tu fais ça quand/quand que tu veux*), les relatives libres à temps fini (*tu fais ce quel/qu'est-ce quel/quoi c' que tu veux*) et les verbes portant un accord sujet-verbe de troisième personne du pluriel (*les vieux aim-ent/li-aim-ent/li-aim-ont ça de même*) – ont été extraites de 48 heures de données provenant du corpus décrit précédemment (section *Le corpus*).

Les propositions adverbiales à temps fini en FANENB

Dans le premier type de structure – les propositions adverbiales à temps fini –, la variation consiste en l'absence ou en la présence de *que* dans les « conjonctions de subordination » en tête de ces constructions, comme l'indiquent les exemples au tableau 2. Notons que ce type d'alternance se rencontre dans plusieurs variétés de français parlé en Amérique du Nord, entre autres dans le français acadien de Clare en Nouvelle-Écosse (Holder et Starets, 1982), dans celui de Montréal (Sankoff, 1980a, 1980b; Sankoff, Sarrasin et Cedergren, 1971) et dans celui parlé à Ottawa-Hull (Martineau, 1988). Nous examinons cette variation dans les propositions adverbiales qui débutent par *comme*, *quand* et *si*; et dans le but d'établir une comparaison, nous tenons aussi compte des propositions adverbiales en *parce que*.

Tableau 2
Les formes en alternance en tête des propositions adverbiales

Variante	Fréquence (dans 48 heures)		Exemple
comme que	39 %	(189)	tu fais ça <i>comme que</i> tu veux
comme	61 %	(300)	tu fais ça <i>comme</i> tu veux
quand que	44 %	(1 415)	j' sais pas <i>quand que</i> j' l'ai vu
quand	56 %	(1 801)	j' sais pas <i>quand</i> j' l'ai vu
si que	20 %	(449)	<i>si que</i> tu viens, tu vas l' faire
si	80 %	(1 799)	<i>si</i> tu viens, tu vas l' faire
Total	(5 953)		
parce que	85 %	(1 533)	c'est <i>parce que</i> j'ai pas voulu
parce	15 %	(262)	c'est <i>parce</i> j'ai pas voulu
Total	(1 795)		

En français normatif et en FANENB, ces formes présentent un contraste intéressant. En français normatif, les « conjonctions de subordination » contiennent toutes le morphème *que* (*parce que*, *aussitôt que*, *avant que*, *après que*, etc.), si ce n'est des trois formes simples *comme*, *quand* et *si*. Au contraire, en FANENB, les formes *comme*, *quand* et *si* peuvent aussi être construites avec le morphème *que* (*comme que*, *quand que* et *si que*) et toutes les « conjonctions de subordination » peuvent apparaître sans ce morphème. En somme, en français normatif l'emploi des formes est catégorique : *comme*, *quand* et *si* apparaissent toujours seules (sans *que*) et les autres expressions, incluant *parce*, sont obligatoirement accompagnées du morphème *que*, en FANENB, par contre, tous les subordonnants en tête des propositions adverbiales peuvent prendre l'une ou l'autre de ces formes. Autrement dit, le FANENB présente une variation entre les formes en *que* et les formes sans *que*, comme on peut le voir au tableau 2. Il va sans dire que les variantes *comme*, *quand*, *si* et *parce que* sont plus ou moins associées au français normatif, alors que les formes *comme que*, *quand que*, *si que* et *parce* sont liées au français parlé, dans la communauté et ailleurs.

Étant donné l'emploi catégorique des formes en français normatif et l'influence possible de cette norme sur le comportement linguistique, nous pensons qu'il est nécessaire de traiter les propositions adverbiales qui débutent par *comme* (*que*), *quand* (*que*) et *si* (*que*) comme si elles constituaient un groupe différent des propositions en *parce* (*que*).

Les relatives libres en FANENB

La deuxième structure consiste en l'alternance des expressions en tête des propositions relatives libres à temps fini lorsque le sujet ou l'objet inanimé est questionné, tel que dans les phrases *donne-moi c' quil/quoi c' quil/qu'est-c' qui l'ça qui est sur la chaise* (sujet) et *ne répète pas c' qu'il/quoi c' qu'il/qu'est-c' qu'il/ça qu'elle l'a dit* (objet). En FANENB, ces formes peuvent être classées en quatre groupes ou variantes (tableau 3).

Tableau 3
Les formes en alternance en tête des relatives libres

Variante	Fréquence (dans 48 heures)	Exemple
ce que	45 % (375)	tu fais <i>c' que</i> tu veux
quoi (c') que	46 % (383)	tu fais <i>quoi (c') qu'</i> tu veux
qu'est-ce (que)	5 % (45)	tu fais <i>qu'est-ce que</i> tu veux
ça que	4 % (37)	tu fais <i>ça qu'</i> tu veux
Total	100 % (837)	

La première forme possible, *ce que* (*tu fais ce que tu veux*), est celle que l'on retrouve en français normatif. La deuxième, *qu'est-ce que* (*tu fais qu'est-c' que tu veux*), est une forme commune à diverses variétés de français parlé au Canada; le français parlé québécois en situation plus formel, par exemple (Kemp, 1979). La troisième, *quoi que* ou *quoi c' que* (*tu fais quoi c' qu' tu veux*), est la forme qui est le plus étroitement associée aux valeurs de la communauté, mais on la rencontre aussi, plus ou moins sous cette forme, dans d'autres variétés informelles de français parlé (Kemp, 1979). Finalement, *ça que* (*tu fais ça qu' tu veux*) est une forme typique du français acadien que l'on retrouve néanmoins beaucoup plus souvent dans la variété de français parlé dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, et ce, en situation formelle que dans la variété du Nord-Est.

L'accord sujet-verbe à la troisième personne du pluriel en FANENB

La troisième et dernière structure est la forme que prend l'accord sujet-verbe à la troisième personne du pluriel au présent, à l'imparfait et au conditionnel. Dans la plupart des variétés de français, à ces temps et à ces modes, les formes orales des verbes à la troisième personne du singulier (3sg) et à la troisième personne du pluriel (3pl) sont identiques, par exemple *il parle /iparl/, ils parlent /iparl/*. En général, en français parlé, les verbes qui portent une marque de nombre à la troisième personne sont ceux qui ont des radicaux différents au singulier et au pluriel – le verbe *prendre* (*il prend, ils prennent*) ou le verbe *faire* (*il fait, ils font*), par exemple.

Par contre, dans plusieurs variétés de français parlé informel acadien, on rencontre une flexion traditionnelle 3pl qui suit le radical du verbe. Il s'agit de la flexion *-ont* (présent) ou *-iont* (imparfait et conditionnel) (Beaulieu et Balcom, 1998; Flikeid, 1988; Ryan, 1988; Péronnet, 1995; King et Nadasdi, 1995) comme dans *ils parlont/ils parliont/ils parleriont*.

Le FANENB a aussi une marque d'accord sujet-verbe qui se place avant le radical du verbe. En effet, si les pronoms sujets, tels *il* et *ils*, sont parfois traités comme des « pronoms personnels » qui ont un statut d'éléments indépendants sur le plan de la syntaxe, dans certaines variétés de français parlé (Ossipov, 1990; Roberge, 1986; Auger 1995, 1998, entre autres) y compris le FANENB (Beaulieu et Balcom, 1998), les marqueurs de sujet sont analysés comme des marqueurs d'accord attachés au verbe sur

le plan syntaxique. Dans ces analyses, on considère que *il-* et *ils-* sont des constituants de même nature que *-ont*; ces trois éléments étant des flexions verbales d'accord sujet-verbe, les deux premiers sont placés avant le verbe (flexions préverbales), alors que le dernier se place après le verbe (flexion postverbale).

En somme, à la 3pl, le FANENB a une marque d'accord postverbale (*-ont/-iont*) et une marque d'accord préverbale (*i-*). En FANENB, d'après Beaulieu et Balcom (1998), il est impossible qu'un verbe 3pl ne porte que la flexion *-ont/-iont*; en effet, il semble que cette flexion n'apparaît jamais seule – elle est toujours en cooccurrence avec le marqueur préverbal (*i-*). C'est donc dire que dans cette variété, à l'oral, l'accord sujet-verbe 3pl a au moins trois formes : le verbe peut être non marqué pour la personne et le nombre (*parlent/parlaient/parleraient*), marqué uniquement de la flexion *i-* (*i-parlent/i-parlaient/i-parleraient*) ou doublement marqué; autrement dit, il peut porter les deux flexions *i-* et *-ont* (*i-parl-ont/i-parl-iont/i-parler-iont*). Certains verbes ont un nombre plus élevé de formes; *boire* par exemple a au moins six variantes (*buvaiet/boivaient /i-buvaient/i-boivaient/i-buviont/i-boiviont*).

D'après les variétés de langue auxquelles elles sont associées, ces formes peuvent être regroupées en trois catégories comme on le constate au tableau 4.

Tableau 4
Les formes de l'accord sujet-verbe 3pl

Variante	Fréquence (dans 48 heures)		Exemple
0-V-0	45 %	(2 031)	les plus vieux <i>aiment ça</i> les plus vieux <i>font ça</i>
i-V-0	40 %	(1 825)	les plus vieux <i>i aiment ça</i> les plus vieux <i>i font ça</i>
i-V-ont	15 %	(679)	les plus vieux <i>i font ça</i>
Total	100 %	(4 535)	

La première catégorie 0-V-0 regroupe les formes qui ne portent ni la flexion *i-* ni la flexion traditionnelle *-ont* (*sont, finissent, travaillent*). Il s'agit là de formes qui sont courantes en français normatif. Le deuxième groupe i-V-0 rassemble les verbes qui ont une flexion préverbale *i-* mais qui ne portent pas de flexion postverbale traditionnelle (*i-sont, i-finissent, i-travaillent*). Ces formes se rencontrent dans diverses variétés de français parlé, mais elles ne font pas partie de l'inventaire du français normatif dans les phrases qui ont un sujet réalisé, comme dans les exemples présentés au tableau 4. Finalement, la dernière catégorie i-V-ont représente les formes qui portent les deux marqueurs *i-* *-ont* telles que *i-étiont, i-finissent, i-travaillont*. Ces formes sont associées au français acadien traditionnel.

La variation

Chacune des structures décrites à la section précédente a fait l'objet d'analyses statistiques y compris des analyses de type règle variable (programme GoldVarb de Rand et Sankoff, 1990) qui permettent de comprendre le rôle des contextes linguistiques (l'environnement phonologique, morphologique et syntaxique) et extralinguistiques (les caractéristiques sociales des locuteurs et le contexte situationnel ou stylistique) sur le choix des formes. D'après les analyses de chacune des formes (Beaulieu, 1993, 1995, 1996; Beaulieu et Balcom, 1998, 2002; Beaulieu et Cichocki, 2002, 2004; Beaulieu, Cichocki et Balcom, 2001), le réseau social des individus figure parmi les contextes susceptibles de rendre compte du choix des formes de façon significative, et ce facteur est toujours celui dont l'effet est le plus important parmi les contraintes sociales et stylistiques. C'est pourquoi nous avons examiné de plus près le rôle du réseau social dans le choix des formes et la relation qui existe entre ce facteur et les autres contextes extralinguistiques. Ces analyses sont présentées brièvement dans les sections qui suivent.

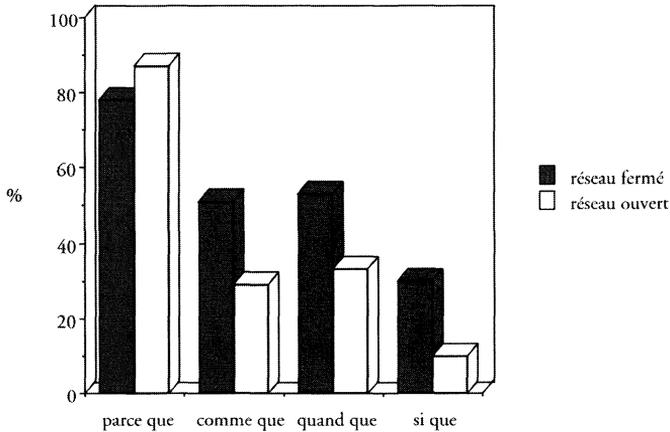
La variation dans les « conjonctions de subordination » en tête des propositions adverbiales à temps fini

Selon les résultats des analyses statistiques (GoldVarb) présentés dans les travaux mentionnés plus haut, le choix de la forme de la « conjonction de subordination » en tête des propositions adverbiales à l'étude est influencé par au moins deux facteurs linguistiques : (1) l'environnement phonologique, c'est-à-dire la présence d'une voyelle ou d'une consonne au début du verbe qui suit la conjonction et (2) le premier terme de la conjonction – les éléments *comme*, *quand*, *si* et *parce*. Les résultats montrent aussi que deux des variantes, *comme que* et *quand que*, sont stables; autrement dit, leur taux respectif d'emploi ne varie pas de façon significative selon l'âge des locuteurs. Cependant, une troisième forme – *si que* – montre des fréquences d'emploi significativement différentes selon l'âge; en d'autres mots, cette variante est employée de façon différente par les jeunes locuteurs et par les locuteurs plus vieux. Cette différence porte à croire qu'un changement linguistique affectant *si que* est en cours.

Parmi les contraintes extralinguistiques (sociales et stylistiques) qui agissent sur cette structure, le facteur le plus important statistiquement est le réseau social. D'après les résultats présentés à la figure 2, il semble que le réseau fermé (colonnes en gris) favorise les variantes *comme que*, *quand que* et *si que*, qui sont propres à la communauté. Le réseau ouvert, quant à lui, (colonnes en blanc) semble inhiber l'emploi de ces variantes – elles sont moins fréquentes chez ces individus –, mais favoriser l'emploi des variantes plus normatives (*parce que*); ces dernières sont en effet plus fréquentes dans le langage des individus qui ont ce type de réseau que dans celui des personnes qui ont un réseau fermé.

Figure 2

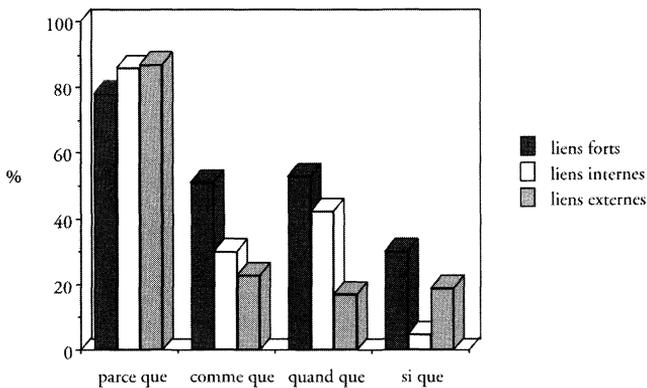
La variation dans les expressions en tête des adverbiales, d'après une division binaire du concept de réseau social



Une analyse plus fine du facteur réseau social qui tient compte de la division ternaire (liens forts, liens internes, liens externes) que nous avons présentée précédemment (voir *Le concept de réseau social*) nous renseigne davantage sur la variation.

Figure 3

La variation dans les expressions en têtes des adverbiales, d'après une division ternaire du concept de réseau social



Dans le cas d'une division ternaire du concept de réseau social (figure 3), les résultats montrent que le modèle de variation des formes *comme que* et *quand que* ainsi que celui de la variante de comparaison *parce que* sont des plus réguliers. En fait, quand il s'agit de ces formes, les individus qui ont des liens forts (figure 3, colonnes en gris) et ceux qui ont des liens faibles externes (figure 3, colonnes en gris pâle) ont les comportements langagiers les plus divergents l'un de l'autre. Les premiers, qui ont des liens forts, sont ceux qui utilisent le moins la variante normative *parce que* et le plus les variantes de la communauté *comme que* et *quand que*, quant aux derniers, qui ont des liens faibles externes, ils utilisent le plus la variante normative *parce que* et le moins les variantes traditionnelles *comme que* et *quand que*. Les individus qui ont des liens faibles internes (figure 3, colonnes en blanc) se trouvent quelque part entre ces deux types de locuteurs. C'est donc dire qu'ils occupent une position intermédiaire entre deux types de normes linguistiques : la norme sociale (à laquelle les formes *comme*, *quand* et *parce que* sont associées) et la norme de la communauté (*comme que*, *quand que* et *parce*).

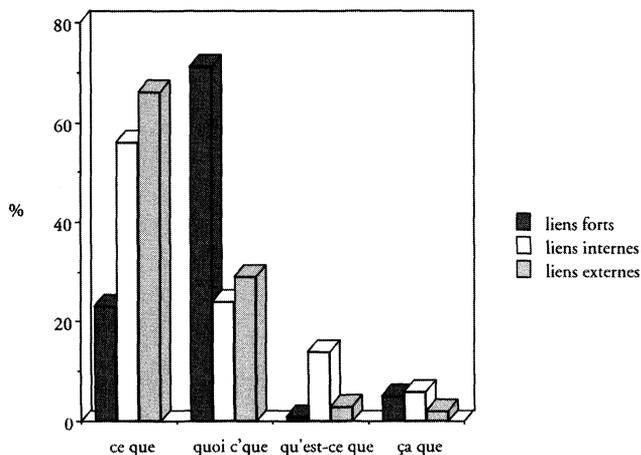
Par contre, dans le cas de la variante en changement *si que*, le modèle de variation que nous venons de décrire ne tient plus. En effet, bien que *si que* soit une forme associée à la norme de la communauté, elle est moins utilisée, d'après les résultats, par les individus qui ont des liens faibles internes (figure 3, colonne en blanc) que par ceux qui ont des liens faibles externes (figure 3, colonne en gris pâle), contrairement aux autres formes traditionnelles *comme que* et *quand que*. Il semble que le fait d'avoir des liens faibles internes, c'est-à-dire le fait de subir les pressions venant de deux normes linguistiques, rend les individus plus sensibles au changement linguistique en cours.

La variation dans les expressions en tête des relatives libres à temps fini

Contrairement à la variation présente dans les propositions adverbiales que nous venons de décrire, celle que l'on trouve dans les relatives libres (*tu fais ce quelqu'est-ce quel/quoi c'que ça que tu veux*) est peu influencée par les facteurs linguistiques, selon les résultats des études mentionnées plus haut. De plus, dans cette construction, l'alternance des formes est de nature plutôt stable, car il n'y a pas de différence significative en raison de l'âge des locuteurs, dans l'emploi des diverses formes. Parmi les contextes extralinguistiques, le facteur le plus important est encore une fois le réseau social.

Regardons d'abord l'effet du réseau social sur les deux variantes dont les valeurs sociales sont les plus éloignées l'une de l'autre, c'est-à-dire *ce que* (français normatif) et *quoi c' que* (variétés informelles de français parlé). D'après les résultats présentés à la figure 4, la forme *ce que*, qui est plus ou moins la variante normative, est liée au réseau ouvert (colonnes en gris), alors que la variante *quoi c' que*, une forme du français parlé en situation informelle, est employée plus fréquemment par les individus qui ont un réseau fermé (colonne en noir). Dans les études mentionnées plus haut, les résultats des analyses GoldVarb montrent que la classe sociale et l'éducation sont aussi en corrélation avec ces deux variantes.

Figure 4
La variation dans les expressions en tête des relatives libres,
d'après une division ternaire du concept de réseau social



Les formes *ce que* et *quoi c' que* suivent donc plus ou moins le modèle de variation présent dans les propositions adverbiales. En d'autres mots, la variante moins normative (*quoi c' que*) est plus fréquente dans le langage des individus qui n'ont que des liens forts (colonne en gris), alors que la variante plus normative (*ce que*) se retrouve plus souvent chez les individus qui ont des liens faibles externes (colonne en gris pâle) et chez ceux qui ont des liens faibles internes (colonne en blanc).

Plus intéressant encore est le modèle de variation des deux formes dont la signification sur le plan social dans cette communauté est moins marquée : *ça que* et *qu'est-ce que*. Soulignons d'abord que, d'après les analyses GoldVarb, ni la classe sociale ni l'éducation n'ont de corrélation avec ces variantes, contrairement aux deux autres formes *ce que* et *quoi c' que*. En l'absence d'une corrélation avec la classe sociale et l'éducation, le rôle que jouent les liens sociaux devrait apparaître encore plus clairement. D'après les données illustrées à la figure 4, les variantes *qu'est-ce que* et *ça que* sont associées plus particulièrement aux liens faibles internes (colonnes en blanc). En d'autres termes, les individus dont la position sociale se situe plus ou moins entre deux normes, la norme sociale et la norme de la communauté (car ils ont des liens forts et de liens faibles internes), semblent opter pour des variantes dont la signification sociale n'est pas directement liée à l'une ou l'autre de ces normes puisque, sans être des formes du français normatif, *qu'est-ce que* et *ça que* sont néanmoins associées au contexte situationnel formel. C'est donc dire qu'au lieu de choisir la norme sociale ou la norme de la communauté, ce qui implique l'identification avec l'une ou l'autre de ces normes, ces individus utilisent des formes qui pour eux ont une valeur plus ambiguë, moins marquée, sur le plan social.

La variation dans l'accord sujet-verbe à la troisième personne du pluriel

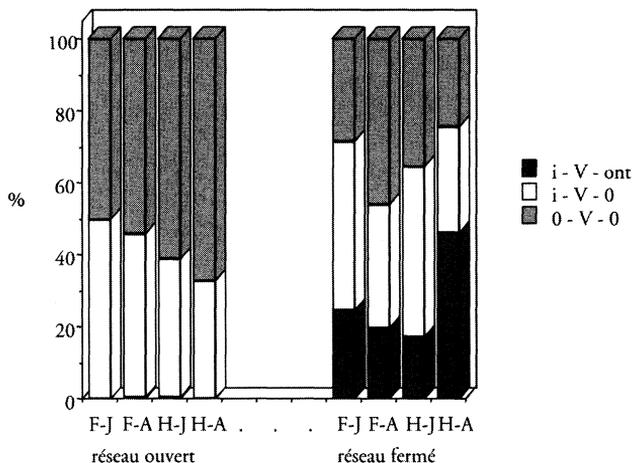
Finalement en ce qui concerne la troisième et dernière variable, les analyses GoldVarb présentées dans les études portant sur la variation dans l'accord sujet-verbe 3pl (Beaulieu et Cichocki, 2004; Beaulieu, Cichocki et Balcom, 2001) montrent que l'alternance des formes est influencée par plusieurs facteurs linguistiques : certains liés au verbe; d'autres, au syntagme de référence ou à la source de l'accord; d'autres encore, à la nature de la construction syntaxique dans laquelle se trouve la forme 3pl et au type d'enchâssement de cette construction. Parmi ces contextes linguistiques, le plus important est la nature de l'élément qui occupe la position syntaxique du sujet. Il s'agit de voir si cette position est occupée par un item lexical (*oui, les enfants i aiment ça*), par « pro », un sujet non réalisé qui a une source ou une référence ailleurs dans le discours (*oui, [pro] i aiment ça*), ou par une trace (*les enfants qu' [trace Qu] ont ça*).

En ce qui concerne les facteurs extralinguistiques, comme dans le cas des deux autres structures, le réseau social est le facteur le plus important. Cependant, contrairement à ce qu'elles révèlent dans le cas des variables précédentes, les analyses statistiques relatives à l'accord sujet-verbe 3pl montrent ici la présence d'une interaction (un rapport significatif de dépendance) entre le réseau, le sexe et l'âge. Étant donné l'existence de cette interaction et la taille de l'échantillon, il est impossible de tenir compte de la division ternaire du facteur réseau social pour cette variable.

Néanmoins, l'interaction réseau-sexe-âge est des plus intéressantes et elle met en évidence deux changements linguistiques en cours. D'une part, on note un processus d'innovation : l'augmentation de la fréquence de la variante i-V-0 (les formes portant une flexion préverbale) par opposition à la forme 0-V-0; d'autre part, on constate l'existence d'un processus de maintien ou de rétention de la variante traditionnelle i-V-ont, qui semble faire suite à une chute importante de cette forme.

On note d'abord une augmentation dans l'emploi de la variante i-V-0 chez les individus qui ont un réseau ouvert (colonnes 1 à 4), d'après les données présentées à la figure 5. En effet, si on compare l'emploi de la variante i-V-0 (partie en blanc) chez les femmes jeunes (F-J) et les femmes plus âgées (F-A), d'un côté, et son emploi par les hommes jeunes (H-J) et les hommes plus âgés (H-A), de l'autre, deux tendances se dessinent. D'abord, on constate une proportion plus importante de formes i-V-0 chez les femmes (colonnes 1 et 2) que chez les hommes (colonnes 3 et 4); ensuite, on voit que les jeunes (colonnes 1 et 3) emploient cette variante plus fréquemment que les sujets plus âgés (colonnes 2 et 4) du même sexe. Il s'agit ici du modèle classique d'un changement linguistique et, de façon globale, ce sont les femmes qui semblent mener dans ce changement.

Figure 5
La variation dans l'accord sujet-verbe 3pl,
d'après le réseau social, l'âge et le sexe



On constate aussi que la forme *i-V-0* atteint des taux d'emploi relativement élevés chez les locuteurs du réseau fermé. D'après les données présentées à la figure 5, ce sont les sujets jeunes – les hommes (H-J), suivis des femmes (F-J) – qui ont les taux d'utilisation les plus élevés pour cette variante. Ensuite viennent les sujets plus âgés – les femmes (F-A) et les hommes (H-A). Le fait que les individus plus jeunes (colonnes 5 et 7) ont des taux d'utilisation de cette variante plus élevés que les individus plus âgés (colonnes 6 et 8) laisse entendre encore une fois que la grammaticalisation de *i-*, c'est-à-dire son emploi en tant que flexion verbale, est un changement en cours.

La comparaison des deux réseaux en ce qui a trait aux taux de fréquence des formes à marqueur préverbal *i-* porte à croire que la tendance vers un emploi plus important de cette flexion est menée par le réseau fermé alors que le réseau ouvert suit. Pour les locuteurs du réseau ouvert, le changement vers un emploi plus fréquent de *i-* viendrait donc d'ailleurs. Ce qui explique peut-être le fait que parmi les locuteurs de ce réseau, ce sont les femmes, peu importe leur âge, qui mènent le changement, puisque la plupart des études sociolinguistiques montrent que les femmes sont souvent plus innovatrices que les hommes dans leur comportement linguistique.

Quant à la variante traditionnelle *i-V-ont* (figure 5, parties en gris), elle n'est jamais utilisée par les individus qui ont un réseau ouvert (colonnes 1 à 4), d'après les données présentées à la figure 5.

En ce qui a trait à l'emploi de cette forme par les individus qui ont un réseau fermé (colonnes 5 à 8), on remarque que ce sont les hommes plus âgés (H-A) qui en font le

plus souvent usage. Chez les autres groupes d'individus de ce réseau – les femmes jeunes (F-J), les femmes plus âgées (F-A) et les hommes jeunes (H-J) –, les fréquences sont beaucoup plus basses.

Les données portent cependant à croire que l'effet des facteurs extralinguistiques sur l'emploi de la forme *i-V-ont* n'est pas organisé dans une direction déterminée et attendue; il n'est pas évident non plus qu'il s'agisse uniquement d'une diminution de cette variante. En d'autres mots, les jeunes (colonne 5 et 7) ne mènent pas le changement vers une perte de *i-V-ont*, et les différences entre les femmes (colonnes 5 et 6) et les hommes (colonnes 7 et 8) ne sont pas régulières. Ce que l'on constate à partir des données présentées à la figure 5, c'est une augmentation de cette variante traditionnelle chez les femmes jeunes (F-J) par comparaison aux femmes plus âgées (F-A) et aux hommes jeunes (H-J). Il semble donc qu'il y ait une diminution, mais aussi un certain maintien de cette variante. Il peut s'agir là d'une question d'identité locale ou de la recherche d'une forme d'appartenance sociale qui démarquerait le réseau fermé du réseau ouvert. À partir des résultats présentés dans le présent article, il est cependant impossible de déterminer plus précisément le rôle de cette variante dans l'identité sociale des locuteurs.

En somme, deux processus importants sont en cours dans l'accord sujet-verbe 3pl : (1) un changement vers un emploi plus fréquent de *i-V-0*, dont la montée sur le plan social suit une trajectoire déterminée par l'interaction de trois facteurs extralinguistiques – le réseau social, le sexe et l'âge – et (2) un maintien de *i-V-ont*, qui fait suite à une chute marquée de cette variante.

Si on définit plus rigoureusement la variable sociolinguistique en jeu dans l'accord sujet-verbe 3pl et qu'on ne traite de la variation que dans les constructions syntaxiques qui ont un item lexical réalisé dans la position syntaxique du sujet (*les enfants i aiment ça*), l'influence des facteurs extralinguistiques est sensiblement la même. On constate encore une fois la montée du marqueur *i-*préverbal chez les jeunes du réseau fermé ainsi que chez les femmes du réseau ouvert et le maintien de la variante traditionnelle *i-V-ont* par les hommes âgés du réseau fermé.

Sommaire des résultats et discussion

En somme, les structures du FANENB qui ont été discutées présentent un inventaire important de variantes, comme en témoigne le tableau 5. Comme nous l'avons mentionné, ces formes sont associées à une gamme assez large de valeurs sociales.

Tableau 5
Sommaire des variantes, d'après le réseau social

Variable	Liens faibles externes	Liens faibles internes	Liens forts
<i>Expressions en tête des propositions adverbiales</i>	comme quand si	comme quand que si	comme que quand que si que
<i>Expressions en tête des relatives libres</i>	ce que	qu'est-ce que ça que	quoi c' que
<i>Accord sujet-verbe 3pl</i>	0-V-0 i-V0	0-V-0 i-V-0	i-V-0 i-V-ont

En FANENB, on observe une relation significative entre la structure du réseau social des locuteurs et leurs choix linguistiques : un réseau social fermé favorise le maintien des normes locales – les variantes traditionnelles liées aux normes de la communauté; par contre, un réseau social ouvert favorise l'emploi des variantes associées à un espace plus large que la communauté – entre autres, les variantes du français normatif.

Le découpage plus fin du concept de réseau social en liens forts, liens faibles internes et liens faibles externes permet de comprendre le rôle que jouent les locuteurs qui ont des liens faibles internes. Ces locuteurs, qui sont à la fois sujets aux pressions de la communauté et aux pressions des groupes associés à une norme plus large que la communauté, sont ceux qui semblent les plus sensibles à la signification sociale des variantes; ils sont aussi ceux qui introduisent les nouvelles variantes telles *qu'est-ce que* et *ça que* dans la communauté.

Notons encore une fois cependant que certaines innovations linguistiques – le cas de i-V-0 – semblent toucher tous les individus peu importe la nature de leur réseau.

Explication des différences dans le comportement linguistique des locuteurs

Les résultats présentés dans le présent article appuient l'hypothèse selon laquelle la variation linguistique est étroitement liée à la nature des affiliations sociales des locuteurs et à l'organisation sociopolitique et socio-économique de la communauté (Milroy, 1992). Cette approche est présentée en détail dans Milroy (1992) ainsi que dans Milroy et Milroy (1992). Ces travaux fournissent des explications intéressantes des différences qui existent entre le comportement langagier des individus qui ont un réseau social ouvert et celui des individus qui ont un réseau social fermé.

Dans la présente étude, en plus d'expliquer les différences qui existent entre les locuteurs selon une division binaire du concept de réseau social (réseau ouvert et réseau fermé), il semble aussi nécessaire de rendre compte des différences dans le comportement linguistique des deux groupes d'individus qui ont des liens faibles. Pour ce faire, il importe d'examiner les répercussions personnelles et sociales du fait d'entretenir des liens faibles internes et des liens faibles externes quand on vit dans une petite communauté.

Dans une communauté telle Shippagan, tous les individus qui développent des liens faibles ont un profil social défini par une position intermédiaire entre les domaines associés aux valeurs de la communauté – puisque ces individus ont tous des liens forts – et les domaines liés à la norme sociale, c'est-à-dire à des valeurs différentes de celles de la communauté (les liens faibles). Étant donné la dimension réduite de cette localité et son isolement géographique, il n'est pas rare que les locuteurs qui ont des liens faibles internes soient simultanément en présence d'individus associés à des domaines de leur réseau liés à des valeurs qui s'opposent; souvent, d'ailleurs, ils entretiennent des liens multiples et complexes avec ces individus. Autrement dit, ces locuteurs sont engagés presque quotidiennement dans des échanges et des activités qui regroupent des personnes qui sont à la fois des collègues, des amis, des membres des mêmes clubs sociaux qu'eux et même des membres de leur famille. Étant donné ce croisement (*cross-linkage*, Boissevain, 1974) dans leur réseau, il est impossible aux locuteurs qui ont des liens faibles internes d'adapter leur comportement langagier au contexte et de faire usage de différentes normes linguistiques dans différentes situations. Aussi, puisqu'ils sont à la fois sujets aux pressions de la communauté et aux pressions de la norme sociale, ils peuvent difficilement privilégier une norme linguistique au détriment de l'autre et être ainsi en opposition avec l'un ou l'autre des groupes en présence dans la communauté. Ces locuteurs se voient dans l'obligation de réconcilier les pressions venant de différents domaines d'affiliation sociale et d'adopter un comportement linguistique plus ou moins acceptable pour tous les individus de leur réseau. Dans le cas des variables qui nous intéressent, cette obligation se traduit par la recherche de variantes qui sont à mi-chemin entre les formes associées à la norme sociale et celles liées aux valeurs de la communauté ou par des fréquences d'emploi différentes de celles des groupes de locuteurs qui se conforment à la norme sociale ou à celle de la communauté.

Au contraire, les locuteurs qui n'ont que des liens faibles externes sont peu sujets à cette double pression et pour eux, l'obligation de réconcilier diverses identités linguistiques est moindre. En effet, un locuteur dont les liens faibles sont à l'extérieur de la communauté n'est pratiquement jamais en présence d'individus provenant de domaines de son réseau associés à des valeurs qui s'opposent. Il peut donc se permettre d'adapter son comportement langagier au contexte, ce qui signifie qu'il peut employer une variété plus normative de français avec tous les individus qui n'appartiennent pas à son cercle intime. C'est pourquoi les locuteurs de notre échantillon dont les liens faibles ne sont qu'externes font un usage plus fréquent des variantes associées au français normatif.

Ce modèle de variation est cependant moins précis quand il s'agit des formes qui sont en changement, car l'influence des liens sociaux est alors en interaction avec d'autres facteurs tels que l'âge et le sexe.

Conclusion

Le but du présent article était de décrire trois variables sociolinguistiques – les expressions en tête des propositions adverbiales, celles en tête des relatives libres et les

formes de l'accord sujet-verbe à la troisième personne du pluriel – et d'examiner le rôle du concept de réseau social dans l'explication de la variation dans ces constructions.

Ce concept, opérationnalisé à partir d'un indicateur à deux niveaux – réseau ouvert et réseau fermé –, a un effet significatif important sur la variation. Dans toutes les constructions à l'étude, l'emploi des formes traditionnelles du français acadien est plus fréquent chez les individus qui ont un réseau social fermé que chez ceux qui ont un réseau social ouvert. Ces faits nous ont amenés à conclure que ces variantes sont des marqueurs d'identité étroitement liés aux valeurs de la communauté, alors que les autres formes employées par les locuteurs sont associées à un espace social plus large que la communauté.

Une modélisation du réseau social qui met en jeu les affiliations des sujets dans divers domaines fait ressortir une division du réseau fermé en liens faibles internes et liens faibles externes. Cette sous-catégorisation délimite, parmi les locuteurs qui ont des liens faibles, des groupes qui sont sujets à des pressions sociales différentes et permet d'expliquer le rôle des individus qui ont des liens faibles internes dans l'introduction de nouvelles variantes dans la communauté.

Ces résultats montrent que la structure sociale d'une communauté ne peut pas toujours être définie sous forme d'un continuum unique allant des affiliations faibles aux affiliations fortes dans un ensemble de groupes sociaux et que dans les études portant sur la variation sociolinguistique, les liens faibles méritent un examen plus approfondi.

NOTE

1. Cet état de fait contribue d'ailleurs au maintien de différences régionales importantes entre les variétés de français parlé dans les diverses communautés acadiennes du Canada atlantique (voir Flikeid, 1988; King, 1988; Péronnet, 1995; Péronnet et al., 1998, pour un aperçu de certaines de ces variétés).

BIBLIOGRAPHIE

- AUGER, Julie (1995), « Les clitiques pronominaux en français parlé informel : une approche morphologique », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 24, n° 1, p. 21-60.
- AUGER, Julie (1998), « Le redoublement des sujets en français informel québécois : une approche variationniste », *Revue canadienne de linguistique*, vol. 43, n° 1, p. 37-63.

- BEAULIEU, Louise, (1993), « Le pronom Wh dans les relatives libres en français acadien : une analyse sociolinguistique », *Linguistica Atlantica*, vol. 15, p. 39-67.
- BEAULIEU, Louise (1995), « The Social Function of Linguistic Variation: A Sociolinguistic Study in Four Rural Communities of the Northeastern Coast of New Brunswick ». Thèse de doctorat, University of South Carolina.
- BEAULIEU, Louise (1996), « "Qui se ressemble s'assemble" et à s'assembler on finit par se ressembler : une analyse sociolinguistique de la variable "si"/"si que" en français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick », dans Lise Dubois et Annette Boudreau (dir.), *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire*, actes du colloque des 19-20-21 août 1994, Moncton, Éditions d'Acadie, p. 91-111.
- BEAULIEU, Louise, et Patricia BALCOM (1998), « Le statut des pronoms personnels sujets en français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick », *Linguistica Atlantica*, vol. 20, p. 1-27.
- BEAULIEU, Louise, et Patricia BALCOM (2002), « La structure des propositions adverbiales du français : arguments sociolinguistiques », *Journal of French Language Studies*, vol. 12, n° 3, p. 241-262.
- BEAULIEU, Louise, et Wladyslaw CICHOCKI (2002), « Le concept de réseau social dans une communauté acadienne rurale », *Revue canadienne de linguistique*, vol. 47, n° 3, p. 123-150.
- BEAULIEU, Louise, et Wladyslaw CICHOCKI (2004), « Grammaticalisation et perte des marques d'accord sujet-verbe en français acadien du Nord-Est », dans Sandra CLARK (dir.), *Actes du 26 colloque de l'Association de linguistique des provinces atlantiques*, tenu les 5 et 6 novembre 2004, St-John's, Memorial University, p. 121-143.
- BEAULIEU, Louise, Wladyslaw CICHOCKI et Patricia BALCOM (2001), « Variation dans l'accord verbal en français acadien du Nord-Est du Nouveau-Brunswick », dans Gerard VAN HERK (dir.), *Les actes du congrès annuel de l'Association canadienne de linguistique*, tenu les 25, 26 et 27 mai 2001, Ottawa, *Cahiers linguistiques d'Ottawa*, p. 1-12.
- BOISSEVAIN, Jeremy (1974), *Friends of Friends: Networks, Manipulators and Coalitions*, Oxford, Blackwell.
- BORTONI-RICARDO, Susan (1985), *The Urbanization of Rural Dialect Speakers: A Sociolinguistic Study in Brazil*, Londres, Edward Arnold.
- CHESHIRE, Jenny (1982), *Variation in an English Dialect: A Sociolinguistic Study*, Cambridge (Royaume-Uni), Cambridge University Press.
- ECKERT, Penelope (2000), *Linguistic Variation as Social Practice: The Linguistic Construction of Identity in Belten High*, Malden (Mass.), Blackwell.
- EDWARDS, Walter F. (1992), « Sociolinguistic Behavior in a Detroit Inner-City Black Neighborhood », *Language in Society*, vol. 21, n° 1, p. 93-115.
- FLIKEID, Karin (1988), « Recherches sociolinguistiques sur les parlars acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse », dans Raymond Mougeon et Édouard Beniak (dir.), *Le français canadien parlé hors Québec : aperçu sociolinguistique*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 183-199.
- GAL, Susan (1979), *Language Shift: Social Determinants of Linguistic Change in Bilingual Austria*, New York, Academic Press.
- GRANOVETTER, Mark S. (1973), « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6, p. 1360-1380.
- GRANOVETTER, Mark S. (1982), « The Strength of Weak ties: A Network Theory Revisited », dans Peter V. Marsden et Nan Lin (dir.), *Social Structure and Network Analysis*, Beverly Hills, Sage Publications, p. 105-131.
- HØJRUP, Thomas (1983), « The Concept of Life-Mode: A Form-Specifying Mode of Analysis Applied to Contemporary Western Europe », *Ethnologia Scandinavica*, vol. 13, p. 18-50.
- HOLDER, Maurice, et Moshé STARETS (1982), « Études sur les formes simples et les formes composées du type *sisi que, quand/quand quel quand ce quand ce que*, etc. dans le parler acadien de Clare, Nouvelle-Écosse », *Si Que*, vol. 5, p. 117-128.
- KEMP, William (1979), « L'histoire récente de *ce que, qu'est-ce que et qu'osque* à Montréal : trois variantes en interaction », dans Pierrette Thibault (dir.), *Le français parlé : études sociolinguistiques*, Edmonton, Linguistic Research Inc., p. 53-74.
- KING, Ruth (1988), « Le français terre-neuvien : aperçu général », dans Raymond Mougeon et Édouard Beniak (dir.), *Le français canadien parlé hors Québec : aperçu sociolinguistique*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 227-244.
- KING, Ruth, et Terry NADASDI (1995), « La puissance des pronoms faibles en français terre-neuvien », dans Donna L. LILLIAN (dir.), *Actes du 19 colloque annuel de l'Association de linguistique des provinces atlantiques*, tenu les 3 et 4 novembre 1995, Charlottetown, University of Prince Edward Island, p. 129-137.
- LABOV, William (2001), *Principles of Linguistic Change. Social Factors*, Malden (Mass.), Blackwell, vol. 2.
- LIPPI-GREEN, Rosina (1989), « Social Network Integration and Language Change in Progress in a Rural Alpine Village », *Language in Society*, vol. 18, n° 2, p. 213-234.
- MARTINEAU, France (1988), « Variable deletion of *que* in the spoken French of Ottawa-Hull », dans David Birdsong et Jean-Pierre Montreuil (dir.), *Advances in Romance Linguistics*, Dordrecht, Foris Publications, p. 275-287.
- MILARDO, Robert M. (1988), « Families and social networks: An overview of theory and methodology », dans Robert M. Milardo (dir.), *Families and Social Networks*, Newbury Park, (Calif.), Sage Publications, p. 13-47.
- MILROY, James (1992), *Linguistic Variation and Change: On the Historical Sociolinguistics of English*, Oxford, Blackwell.
- MILROY, Lesley, et James MILROY (1992), « Social Network and Social Class: Toward an Integrated Sociolinguistic Model », *Language in Society*, vol. 21, n° 1, p. 1-26.
- MILROY, Lesley (1980), *Language and Social Networks*, Baltimore, University Park Press.
- MILROY, Lesley, et Li WEI (1995), « A Social Network Approach to Code-Switching: The Example of a Bilingual Community in Britain », dans Lesley Milroy et Pieter Muysken (dir.), *One Speaker Two Languages: Cross-Disciplinary Perspectives on Code-Switching*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 136-157.

- OSSIPOV, Helene (1990), « A GPSG Account of Doubling and Dislocation in French ». Thèse de doctorat, Indiana University.
- PÉRONNET, Louise (1995), « Le français acadien », dans Pierre Gauthier et Thomas Lavoie (dir.), *Français de France et français du Canada*, Lyon, Centre d'études linguistiques Jacques Gaudet, Université de Lyon III Jean Moulin, p. 399-439.
- PÉRONNET, Louise, Rose Mary BABITCH, Władysław CICHOCKI et Patrice BRASSEUR (1998), *Atlas linguistique du vocabulaire maritime acadien*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- RAND, David, et David SANKOFF (1990), *GoldVarb, Version 2.1: A Variable Rule Application for the Macintosh*, Montréal, Centre de recherches mathématiques de l'Université de Montréal.
- ROBERGE, Yves (1986), « Subject Doubling, Free Inversion, and Null Argument Languages », *Revue canadienne de linguistique*, vol. 31, n° 1, p. 55-79.
- RYAN, Robert (1988), « Économie, régularité et différenciation formelles : cas des pronoms personnels sujets acadiens », dans Raymond Mougeon et Édouard Beniak (dir.), *Le français canadien parlé hors Québec : aperçu sociolinguistique*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 201-212.
- SANKOFF, Gillian (1980a), « Above and Beyond Phonology in Variable Rules », *The Social Life of Language*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, p. 81-93.
- SANKOFF, Gillian (1980b), « A Quantitative Paradigm for the Study of Communicative Competence », *The Social Life of Language*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, p. 47-79.
- SANKOFF, Gillian, Robert SARRASIN et Henrietta CEDERGREN (1971), « Quelques considérations sur la distribution de la variable *que* dans le français de Montréal », communication présentée au Congrès de l'Association canadienne française pour l'avancement des sciences, Montréal.
- STATISTIQUE CANADA, *Recensements de 1996 et de 2001*.